

# **La femme africaine dans *Les honneurs perdus* de Calixthe Beyala**

Mémoire de licence dirigé par

Jean-Michel Kalmbach

Université de Jyväskylä

Institut de langues modernes

et classiques

21.2.2008

Vanamo Kuosmanen

## TABLE DES MATIÈRES

0. INTRODUCTION .....	3
1. Le féminisme en Afrique .....	4
1.1. Définition du terme « féminisme » .....	4
1.2. La littérature féminine en Afrique .....	5
2. Analyse.....	7
2.1. Les honneurs perdus de Calixthe Beyala .....	7
2.2. Analyse des personnages féminins .....	8
2.2.1. Saïda – une éternelle vieille fille.....	8
2.2.2. La mère de Saïda – une femme ratée .....	12
2.2.3. Ngaremba – une femme intellectuelle .....	13
2.2.4. Les prostituées – méprisables et admirées .....	14
2.2.5. Synthèse .....	15
Conclusion .....	17
Bibliographie.....	18

## 0. INTRODUCTION

L'image de la femme africaine qu'on imagine le plus souvent est l'image d'une femme soumise et silencieuse qui accepte son destin sans résistance. Cependant, pendant les dernières décennies, plusieurs mouvements féministes sont nés réclamant une meilleure position pour les femmes dans des sociétés africaines. En outre, les femmes ont commencé à écrire des livres, ce qui était longtemps un privilège des hommes. Dans leurs livres, elles peuvent donner une image de la femme différente de celle des hommes, une image plus réelle. Dans ce travail, notre objectif est d'analyser la femme africaine dans un livre écrit par une Camerounaise. Nous ferons cela par l'analyse des personnages féminins qui ont un rôle essentiel dans le livre.

Le roman que nous étudierons, *Les honneurs perdus*, a été écrit en 1996 par Calixthe Beyala qui est d'origine camerounaise mais qui habite en France depuis qu'elle a 17 ans. Elle est un des écrivains africains contemporains les plus connus dans le monde. Avec *Les honneurs perdus*, elle a obtenu le Grand prix du roman de l'Académie Française. Nous avons choisi ce roman parce qu'il illustre bien la vie des femmes africaines en Afrique et en Europe aujourd'hui. C'est aussi un roman très bien écrit avec un vocabulaire très varié, et il donne des aspects intéressants sur le féminisme africain.

Nous commencerons par la définition du terme « féminisme » qui est un terme important dans l'étude de la littérature féminine africaine. Ensuite, nous présenterons l'histoire de la littérature féminine en Afrique et les stéréotypes féminins dans la littérature africaine. Nous ferons aussi un résumé du livre analysé pour mieux illustrer le cadre et l'environnement où se passe l'histoire.

Puis nous analyserons en détail les personnages féminins qui ont un rôle important dans le roman : leur caractère et le rôle social. Pour finir, nous ferons une synthèse de ces personnages.

# 1. Le féminisme en Afrique

## 1.1. Définition du terme « féminisme »

Le terme féminisme s'impose à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle en France pour signifier l'aspiration collective des femmes à l'égalité entre les sexes au sein d'une société soumise jusque-là à la prééminence de l'homme.<sup>1</sup> Par la suite, le féminisme s'est répandu partout dans le monde, aussi dans les pays en voie de développement pendant les dernières décennies. Il n'y a pas d'une définition unique pour le féminisme : elle change selon l'époque et la société. En plus, le féminisme a plusieurs manifestations très différentes dans les diverses cultures.

« Les premiers mouvements féministes qui apparaissent en Occident dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, concentrent leurs actions dans le domaine du travail et des droits civiques.[...] Avec les indépendances des pays en Afrique, de nombreuses femmes du Sud accèdent à l'école, au travail salarié et certaines, exceptionnellement, au monde fermé de la politique » (S.Bessis<sup>2</sup>). Selon elle, depuis un quart de siècle, elles ont accru leur présence dans les espaces publics dont l'accès, cependant, ne leur est pas encore franchement ouvert ; cependant, de l'Afrique à l'Asie, leurs organisations se sont multipliées et ont acquis de l'expérience.<sup>3</sup> Par exemple, d'après M.-L.Eteki-Otabela<sup>4</sup>, en 1988, c'était la première fois au Cameroun que le terme « féminisme » était prononcé officiellement en public dans un média national et que le féminisme faisait aussi son entrée à l'université de Cameroun comme sujet d'étude et de réflexion. Cependant, comme le dit K.Frank<sup>5</sup>, le féminisme est par définition une idéologie individualiste contrairement à la nature collective de la société africaine, donc c'est là la véritable source du conflit implicite dans le féminisme africain.

---

<sup>1</sup> <http://gallica.bnf.fr/themes/PolXVIIIe.htm>

<sup>2</sup> Bessis 2000 : 18-19

<sup>3</sup> Bessis 2000 : 20

<sup>4</sup> Eteki-Otabela 1992 : 127

<sup>5</sup> Frank 1987: 17

## 1.2. La littérature féminine en Afrique

D'après C.H.Bruner<sup>6</sup>, les années 1950 étaient une décennie importante pour les écrivains de prose partout en Afrique : c'était la décennie où la littérature africaine écrite en anglais et en français a suscité l'attention du public européen et américain. Cependant, quelques femmes seulement ont publié dans ces années-là en Afrique à cause de plusieurs raisons : partout dans le continent l'illettrisme est plus courant parmi les femmes que les hommes ; les possibilités pour la formation, les voyages et les services publics sont tous limités ou n'existent pas pour les femmes.<sup>7</sup> De plus, comme le disent E.D. Jones et al.<sup>8</sup>, l'écrivain en Afrique est inévitablement une figure publique adoptant une position publique, faisant fonction de conscience et parfois d'intelligence de son peuple, assumant le rôle d'un prophète ou d'un sage ; pourtant, les sociétés africaines sont lentes à accorder cette position publique aux femmes. Selon ces mêmes auteurs<sup>9</sup>, les femmes écrivains en Afrique étaient négligées dans les journaux et dans les études critiques dominés par les hommes jusqu'à la fin des années 1960, en partie parce que jusqu'à là les femmes ont écrit très peu. D'après J.F.O'Barr<sup>10</sup>, c'était à partir des années 1970 que la floraison de la littérature féminine en Afrique a commencé parce que depuis ces années-là, les femmes avaient un meilleur accès à la formation.

Selon Bruner<sup>11</sup>, il y a un changement dans la situation mais le fait que le rôle de la femme a été essentiellement domestique et que son statut dépend de son mari et de la maternité peut expliquer la raison pour laquelle la plus grande partie de la fiction écrite par les femmes en Afrique de l'Ouest a concerné les problèmes domestiques et les relations entre les gens. Malgré les grandes différences dans les traditions et dans les croyances entre les sociétés africaines, chaque femme écrivain doit braver la tradition dominante si elle se prononce comme un individu et comme une femme ; un écrivain qui écrit sur la société est souvent contre la tradition.<sup>12</sup> La femme écrivain n'est plus la voix de la communauté mais un individu : nommée, responsable et contestée.<sup>13</sup> À l'est et à l'ouest de l'Afrique, les femmes sont en train d'avoir accès au forum public mais en général la tradition exige que les femmes restent épouses et mères.<sup>14</sup>

---

<sup>6</sup> Bruner 1983 : 1

<sup>7</sup> Bruner 1983 : 2

<sup>8</sup> Jones et al. 1987 : 1

<sup>9</sup> Jones et al. 1987 : 1

<sup>10</sup> O'Barr 1987 : 57

<sup>11</sup> Bruner 1983 : 2

<sup>12</sup> Bruner 1983 : préface

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> *Ibid.*

Ainsi que l'explique Jones et al.<sup>15</sup>, les femmes (les africaines et les non-africaines) et la cause de la féminité ont été décrites très peu par les hommes écrivains en Afrique. Ces écrivains ne sont pas capables ou ne veulent pas présenter la femme dans sa totalité donc ils ont recouru aux stéréotypes, en plus les sujets comme la polygamie, l'accouchement, la maternité et la soumission des femmes aux hommes sont traités avec l'indifférence.<sup>16</sup> Autrement dit, c'est seulement avec les femmes écrivains qu'on peut espérer trouver un traitement objectif de la féminité et de ses problèmes mais la femme écrivain a aussi le devoir à corriger les méprises sur les femmes et donner le vrai point de vue d'une femme sur ces sujets.<sup>17</sup> D'après Frank<sup>18</sup>, les femmes écrivains écrivent en premier lieu comme femmes : l'identité la plus importante qu'on possède est celle du sexe, toutes les autres définitions - la race, le groupe ethnique, la nationalité – viennent après cette identité sexuelle. Aujourd'hui, comme le dit M.Schipper<sup>19</sup>, il y a des femmes qui ont le courage d'écrire sur leur propre point de vue et sur leurs propres expériences sur les rôles hiérarchiques dans la société et aussi sur la rupture du statu quo avec les personnages féminins courageux.

D'après M.Ogundipe-Leslie<sup>20</sup>, il existe des stéréotypes des femmes dans la littérature africaine : il y a toujours la mère merveilleuse, celle qui accepte et sacrifie tout ; elle est souvent rattachée à la « Mère Afrique » avec sa beauté éternelle et abstraite et avec l'inspiration artistique décrite souvent dans la poésie francophone. Cette figure de la beauté n'est pas séparée de celle d'une maîtresse passionnée : beaucoup de femmes sont décrites érotiquement, en laissant tomber les autres côtés de l'amour comme la loyauté ou la protection de la famille.<sup>21</sup> De plus, il y a le stéréotype de la fille urbaine et sophistiquée et celui de la femme rurale qui sont souvent mis en contraste afin de dramatiser le conflit entre la modernité et la tradition.<sup>22</sup> La fille urbaine est souvent une prostituée, une figure souvent répétée dans la littérature africaine depuis les années 1950.<sup>23</sup> Dans *Les honneurs perdus*, plusieurs stéréotypes sont représentés.

---

<sup>15</sup> Jones et al. 1987 : 2

<sup>16</sup> *Ibid.*

<sup>17</sup> *Ibid.*

<sup>18</sup> Frank 1987 : 28

<sup>19</sup> Schipper 1987 : 52

<sup>20</sup> Ogundipe-Leslie 1987 : 6

<sup>21</sup> *Ibid.*

<sup>22</sup> *Ibid.*

<sup>23</sup> *Ibid.*

## 2. Analyse

### 2.1. *Les honneurs perdus* de Calixthe Beyala

Calixthe Beyala est née à Douala au Cameroun en 1961, et elle a quitté Douala à 17 ans pour la France.<sup>24</sup> Avant de s'installer à Paris où elle réside actuellement avec ses deux enfants, Calixthe Beyala a vécu à Malaga et en Corse avec son mari.<sup>25</sup> Elle a écrit son premier livre à vingt-trois ans.<sup>26</sup> Par ses actions et pour son œuvre littéraire, elle a reçu plusieurs distinctions, y compris le Grand Prix Littéraire de l'Afrique Noire (*Maman a un amant* 1993) et le Grand prix du roman de l'Académie Française (*Les honneurs perdus* 1996).<sup>27</sup> L'auteur anime le Collectif Egalité et soutient différentes causes comme l'Organisation Internationale de la Francophonie et Lutte contre le Sida avec Organisation Internationale de la Francophonie.<sup>28</sup> Selon C.Martinek<sup>29</sup>, elle est une des figures les plus controversées dans la littérature africaine contemporaine et un des écrivains les plus prolifiques d'origine africaine. Elle a dû faire face à des accusations de plagiat et de haine envers les hommes ; ce sont surtout les critiques africains hommes qui ont critiqué son travail.<sup>30</sup>

Le roman *Les honneurs perdus* est l'histoire d'une fille appelée Saïda qui est née dans les années 1940 à Douala, Cameroun, dans un bidonville appelé « Couscousville » par ses habitants. Elle est la seule enfant dans une famille musulmane et une grande déception pour son père qui avait voulu un fils. Sa famille, comme toute la culture où elle a grandi est très patriarcale, les hommes du quartier sont à la tête de leurs familles et des affaires publiques. La vie à Couscousville est très vivante et pleine de personnages hauts en couleurs. Saïda est envoyée dans une école coranique mais son vrai travail est d'aider sa mère à la maison, apprendre à cuisiner et à s'occuper du ménage, autrement dit se préparer pour être une mère et une épouse. Cependant, elle n'arrive pas à se trouver un fiancé ce qui rend ses parents frustrés. De plus, tout le quartier la prend pour une « vieille fille entre les vieilles, Éternelle Vierge des vierges ». Quand Saïda a une quarantaine d'années, son père meurt et sa mère décide que Saïda va quitter Douala pour Paris.

À Paris, Saïda habite d'abord chez une compatriote pendant deux ans en s'occupant de son ménage et de ses enfants mais après, cette femme la met à la porte. Heureusement, Saïda trouve un autre

---

<sup>24</sup> <http://calixthe.beyala.free.fr/>

<sup>25</sup> *Ibid.*

<sup>26</sup> *Ibid.*

<sup>27</sup> *Ibid.*

<sup>28</sup> *Ibid.*

<sup>29</sup> Martinek 2005

<sup>30</sup> *Ibid.*

travail nourrie-logée avec l'aide d'un clochard que Saïda rencontre plusieurs fois après. Ainsi, elle déménage chez une Sénégalaise, Ngaremba, qui est divorcée et qui a une petite fille, Loulouze. Ngaremba habite à Belleville, un quartier à Paris où il y a beaucoup d'immigrées. Comme travail, elle est « écrivain public », autrement dit elle écrit notamment des déclarations d'amour et des demandes d'emploi à ses clients qui ne savent pas écrire. Elle s'est décrite comme intellectuelle et très inquiète de la situation misérable en Afrique. Son petit ami Frédéric a des difficultés à accepter Saïda et ils se disputent souvent. Par contre, la fille de Ngaremba et Saïda deviennent très proches. Saïda réside chez eux et devient presque un membre de la famille. Cependant, Ngaremba est très inquiète parce que encore à 50 ans, Saïda est célibataire. Elle rencontre Ibrahim, un Arabe qui cherche une femme. Ils ont l'intention de se marier mais Ibrahim la quitte sans raison. L'histoire se termine quand Ngaremba, frustrée de sa vie, se suicide. Loulouze est prise par son père et Saïda reste à Paris avec Marcel, l'ex-clochard qu'elle avait rencontré et avec qui elle finalement perd sa virginité.

Dans son ensemble, le vocabulaire du livre est très varié : le style de l'auteur est exceptionnel en ce qui concerne le choix des mots. Beyala n'est pas restée dans le français standard mais elle utilise des termes populaires et familiers, des mots africains introuvables dans le dictionnaire, par exemple *tenk-akouk*, *jujukalaba*. De plus, il y a des passages en arabe et en anglais. Le vocabulaire particulier rend l'histoire plus vivante et plus réelle.

## 2.2. Analyse des personnages féminins

### 2.2.1. Saïda – une éternelle vieille fille

- J'aurais préféré que mon fils soit mort au lieu d'être transformé en fille.
- Ah oui ? demanda un vieillard.
- Oui. Mon fils vient d'être transformé en fille. (page 25)

Ainsi commence la vie de Saïda sur une natte, dans une case à Couscousville. Selon E. Annan-Yao<sup>31</sup>, par exemple au Cameroun, dans des sociétés musulmanes et patriarcales, la préférence des fils est dominante et désavantageuse pour les filles. Quand on demande aux hommes le nombre des enfants qu'ils ont, ils ne comptent que les fils en négligeant totalement leurs filles ; pour ces hommes, les filles ne sont pas importantes parce qu'elles appartiennent au sexe féminin.<sup>32</sup> Par conséquent, le destin de Saïda est décidé dès qu'elle est née : une femme qui n'a pas de valeur. Dans certains pays, surtout dans les sociétés patriarcales, une fille est considérée comme un membre

<sup>31</sup> Annan-Yao 2005: 2

<sup>32</sup> *Ibid.*

transitoire dans la famille parce que le but final est toujours de la marier obligatoirement dans une autre famille ; les hommes argumentent que les filles n'ont pas de valeur pour la famille où elles sont nées.<sup>33</sup>

- On n'épouse pas une femme uniquement parce qu'elle sait cuisiner ou faire le ménage, dit Georges. Il y a les domestiques pour ça.
- Ce sont les choses les plus importantes, dit papa, en les regardant tour à tour, droit dans les yeux, les défiant de le contredire. Le reste on peut trouver avec d'autres femmes. (page 129)

Les parents de Saïda essaient de la marier mais échouent. Il y a une rumeur que c'est parce que personne ne veut épouser un garçon transformé en fille.

Bien que les garçons soient privilégiés d'aller à l'école, Saïda va à une école dans le village :

C'est à peu près à ce moment-là que papa m'envoya à l'école coranique du quartier. Il n'était pas convaincu, comme certains Couscoussiens, que « les enfants instruits d'aujourd'hui feront les familles aisées de demain » mais, déjà à cette époque, beaucoup d'hommes préféraient des femmes qui savaient lire et écrire. Cet intérêt n'était pas d'ordre matériel – puisque les femmes n'occupaient pas de hautes fonctions administratives – mais il correspondait à un critère d'élévation sociale. (page 58)

D'après M.Kevane<sup>34</sup>, les possibilités de se marier peuvent dépendre du statut, qui à son tour est défini par la formation. C'est la raison pour laquelle Saïda va à l'école. Cependant, surtout l'enseignement secondaire est beaucoup plus rare pour les filles que pour les garçons, comme le dit Annan-Yao.<sup>35</sup> Selon elle<sup>36</sup>, l'école apprend aux individus les rôles qu'ils jouent dans la société ; ainsi, le système de formation participe à former les élèves dans le sexe féminin et masculin et par conséquent, il maintient la discrimination des sexes dans la famille. Plus tard, à Paris, Saïda assiste aux cours pour apprendre à lire et à écrire le français, suivant le conseil de Ngaremba.

La virginité de Saïda est aussi un sujet essentiel dans le livre ; la mère de Saïda lui donne des conseils :

« Il ne faut pas regarder les hommes sur la rue, c'est moche. [...] Il est conseillé d'attendre le mariage pour s'adonner à certains plaisirs.[...] Dieu a prévu un époux pour chaque femme et, un jour, cela se passe comme Dieu l'a prévu.[...] La virginité et la fidélité sont les plus beaux cadeaux qu'une femme puisse faire à son mari. [...] Être une femme est un lourd fardeau, ma fille ! » (pages 80-81)

Comme le dit Annan-Yao<sup>37</sup>, la virginité et la fertilité n'augmentent pas seulement le statut social de la fille comme un individu mais aussi la dignité de sa famille. De plus, la dot payée pour la famille de la fille est un investissement qui soude la relation entre les deux familles ; par conséquent, traditionnellement les filles se marient tôt pour assurer que leur virginité est intacte pour leurs

---

<sup>33</sup> *Ibid.*

<sup>34</sup> Kevane 2004: 150

<sup>35</sup> Annan-Yao 2005 : 6

<sup>36</sup> *Ibid.*

<sup>37</sup> Annan-Yao 2005 : 12

maris.<sup>38</sup> Cependant, la virginité de Saïda est traitée excessivement, voire ironiquement dans le livre :

Il était temps d'embarquer. Le pharmacien courut vers moi et me tendit un papier :

- Qu'est-ce que c'est ?

- Ton certificat de virginité valable dix ans, dit-il. Les femmes vierges sont rares en Europe, et ce qui est rare est cher. Prends-en le plus grand soin. [...]

- Je suis une jeune fille je vous jure. J'ai même mon certificat de virginité pour dix ans. Pas de souci à vous faire avant cette date.

Ngaremba éclata de rire :

- Ne me dis pas que t'es jamais allée avec un homme !

- Où ? Demandai-je. (page 181)

C'est ce certificat qui est le symbole de la valeur surfaite de la virginité dans les sociétés patriarcales. L'auteur veut montrer que cette valeur est vraiment quelque chose d'affecté et seulement un mythe qui n'est pas toujours réel dans la société africaine : l'idée que toutes les femmes sont vierges en se mariant est exagérée.

Comme le dit Bruner<sup>39</sup>, les voyages sont normalement exclus pour les femmes. Les pays étrangers, surtout l'Europe, sont très admirés et vus comme quelque chose d'exotique :

- Mais un jour, je me marierai, dit-elle. J'aurai des enfants, une belle maison, des domestiques et je mangerai du fromage avec de la salade et des pommes de France.[...] On se voyait mariées à des chefs d'entreprise, exportateurs du bien-être social, grands consuls de la République du Cameroun à Paris. (page 60)

Comme le montre l'exemple, aller à l'étranger est associé au mariage avec un homme riche d'un rang élevé. Paris est l'objet du rêve pour Saïda depuis longtemps :

- C'est ma cousine Aziza, de Paris. C'était une pute de port. Elle vit maintenant à Paris sur les Champs-Élysées et nous envoie régulièrement de l'argent...[...] Mon œil accrocha la photo de la cousine de Paris. Elle devait avoir trente-cinq ans. Elle souriait, une main levée, sous la tour Eiffel. À ses joues rondes, on imaginait qu'elle se nourrissait de vitamines riches en protides, en fer et en calcium de nitrate carbonisé. (pages 129-130)

Quand Saïda finalement part en Europe, ce n'est pas un événement seulement pour Saïda mais pour tout Couscouville :

Tout Couscous s'était attroupaillé devant notre case, pustuleux et chantant [...] Hommes, femmes, enfants, dans leurs plus beaux habits, venaient me rendre hommage.[...] Les hommes me regardaient, plus malheureux que la mort : « Tu veux pas te marier avant de partir ? » me suggéra un homme, le regard ardent comme un loup.[...] Des mômes grimpaient aux arbres pour mieux admirer de quoi avait l'air une Européenne : « Je l'ai vue, criaient-ils. Même la couleur de sa peau a changé ! » (page 179)

Pour les Couscoussiens, l'Europe est presque quelque chose de mythique, une porte sur la vie heureuse. On pense que tout le village bénéficie s'il y a quelqu'un qui est envoyé en Europe : il enverra de l'argent à sa famille et en revenant apportera des richesses à tous. Mais la vie en Europe n'est pas si simple pour Saïda, comme on le voit plus tard dans le roman.

<sup>38</sup> *Ibid.*

<sup>39</sup> Bruner 1983 : 2

De plus, le thème de la maternité est important dans le livre : Saïda n'a pas d'enfants ce qui a une influence sur sa féminité. Selon Annan-Yao<sup>40</sup>, le rôle reproducteur des femmes se concentre sur le fait d'accepter le mariage, la grossesse, l'accouchement et l'allaitement comme l'essence de l'existence féminine ; après que ce rôle soit accompli avec succès, les femmes acquièrent du prestige et un statut social dans la communauté.

Je me sentis mal car je compris que vivre sans papiers, sans véritable domicile, sans mari, sans enfants équivalait à ne pas avoir d'existence.[...]  
- Certaines ont de la chance, gémis-je. Elles ont un foyer, un mari et des enfants. (page 283)

Bien que Saïda habite à Paris et qu'elle soit une femme indépendante, elle a toujours la conception africaine qu'une femme n'est rien sans mari et sans enfants. Néanmoins, on peut interpréter que le mariage et la maternité ne sont pas l'essence de la vie féminine seulement en Afrique mais aussi en Europe : même si Saïda vit en France, elle comprend que les conditions nécessaires du statut social et de la réussite en Europe sont les mêmes qu'en Afrique. Le manque d'enfants est la raison pour laquelle Saïda devient si proche avec Loulouze, ses instincts maternels sont très forts avec elle et quand Ngaremba meurt, Saïda voudrait garder la fille.

Il y a aussi la jalousie entre les femmes :

Ce monde où les gestes et même les mots se paraient de beauté souvent une gamme qui m'était totalement inconnue n'acceptait en son sein que certains êtres doués de qualités déterminées. Je ne les possédais pas. Jamais je ne pourrais leur ressembler. Jamais je n'aurais la beauté de ces femmes, jamais je n'aurais leur aisance ! (page 280)

C'est ce que dit L.Czyba<sup>41</sup> : « la jalousie des femmes, leur caractère « exclusif » ne sont pas « naturels » mais produits par un contexte sociologique dans lequel triomphent les valeurs de l'avoir, elles-mêmes fondatrices du pouvoir politico-social. » Aussi, Saïda est jalouse pas seulement de la beauté et de l'argent que ces femmes ont, mais de toute la position et du statut que cette beauté représente.

---

<sup>40</sup> Annan-Yao 2005 : 3

<sup>41</sup> Czyba 1983: 33

## 2.2.2. La mère de Saïda – une femme ratée

- T'es heureuse ? lui demanda papa, les deux mains sur les hanches, les jambes écartées. Pourquoi ne fais-tu pas des fils ? [...]
  - On ne peut rien tirer de toi, lança-t-il, très quant-à-soi.
- Maman baissa la tête, parce que être humiliée dans ces conditions lui semblaient justifié et sa dignité exigeait qu'elle acceptât ces remontrances sans broncher. (pages 30-31)

La mère de Saïda est une mère ratée, elle n'arrive pas à faire ce que les femmes devraient : accoucher des fils. Autrement dit, elle n'a pas de statut dans la société, ni de pouvoir dans la famille. Elle n'a même pas de prénom dans le livre ; elle est anonyme, une femme parmi les autres. Comme le dit Czyba<sup>42</sup> : « le statut socio-économique des femmes conditionne leur comportement dans la maternité et la conception qu'elles en ont. Insatisfaites de leur propre sort, elles ne peuvent désirer avoir une fille dont l'existence serait, à leur avis, la réplique de la leur ; elles croient qu'un fils au contraire leur permettra de vivre par procuration ce que leur situation de femmes aliénées et opprimées leur a refusé. »

Pour ces raisons-là, la relation entre Saïda et sa mère n'est pas facile :

- Saïda, t'es qu'une ratée ! dit-elle furieuse. Une lâche ! Une profiteuse !
- C'est pas vrai !
- Que si ! Tout ce que tu veux, Saïda, c'est rester entre mes jambes et me sucer la vie jusqu'au bout, comme ton père, comme mon père avant lui. Je veux vivre pour mon plaisir ce qui me reste de vie. [...] Ce n'est que bien plus tard, trop tard, alors qu'elle était morte depuis longtemps, que j'ai saisi l'immensité de son sacrifice. (page 178)

La mère de Saïda est donc un stéréotype de la mère merveilleuse qui sacrifie tout pour sa famille, une femme silencieuse qui accepte sa position et qui comprend ce qui est important dans la vie d'une femme : être une épouse et une mère. En plus, elle veut transmettre cette idéologie à sa fille. C'est la raison pour laquelle elle n'apprécie pas sa fille : Saïda n'arrive pas à avoir de mari ni de fils, elle est donc une réplique de sa mère, une femme ratée. Par conséquent, la mère a une grande influence sur Saïda, sur son développement dans une femme. D'après E.B.Rosenman<sup>43</sup>, la mère continue toujours à créer sa fille longtemps après qu'elle l'a accouché, pas seulement l'identité de sexe mais aussi sa relation avec les autres et avec le monde extérieur.

---

<sup>42</sup> Czyba 1983: 56

<sup>43</sup> Rosenman 1986, citée par Larrier 1997: 201

Revenu du travail épuisé, papa se laissa tomber sur son fauteuil [...] « T'es sortie aujourd'hui ? » demanda-t-il à maman. « J'étais au marché. La vie devient si chère ! » Papa tourna la tête et cracha dans la poussière : « Tu es rentrée immédiatement, j'espère. Traîner par les rues engendre des problèmes. » (pages 68-69)

Dans *Les honneurs perdus*, l'espace où les femmes sont décrites le plus souvent est la maison ou le foyer, en tout cas toujours à l'intérieur. C'est ce que dit Czyba<sup>44</sup> : « leurs sorties, faisant l'objet d'une stricte réglementation, sont condamnées comme des infractions dès qu'elles ne respectent plus les conditions fixées par le code qui régit la conduite féminine. » Les femmes, comme la mère de Saïda, sont obligées de rester à la maison et de s'occuper du ménage ; en général, c'est l'homme qui travaille.

### 2.2.3. Ngaremba – une femme intellectuelle

C'était la grande femelle africaine dans la splendeur de sa gloire, dans la toute-puissance de sa domination. (page 254)

Ngaremba représente une femme africaine contre les stéréotypes : une femme indépendante, forte et intellectuelle. Saïda lui donne le surnom « Négresse-princesse-et-dignitaire » qui décrit bien son caractère. Elle a un petit ami qui habite chez elle mais c'est elle qui commande dans leur relation. Elle n'est pas silencieuse mais très bavarde et elle dit ce qu'elle pense :

- Hé, les gars ! cria ma patronne à l'assistance. Dites à cette femme que c'est malsain pour l'organisme de rester vierge à cinquante ans ! [...]  
- Je vais pas la laisser dans cet état ! dit la Négresse. C'est anticonstitutionnel, c'est moi qui vous le dis ! Contre la liberté de la femme ! Contre l'épanouissement de la femme ! Contre sa dignité ! (page 329)

Ngaremba devient une sorte de mère pour Saïda, bien qu'elle soit plus jeune que Saïda, elle lui donne sans arrêt des conseils sur la vie et surtout sur les hommes :

Je restai silencieuse. Au fond, Ngaremba avait raison. Pour vivre en France, un immigré doit être très fort, comme elle, ou simple d'esprit de manière à organiser sa vie sans se poser des questions. Il me fallait pour vivre ce qui est indispensable à la vie d'une femme en Afrique : les claques d'un époux, les colères des parents, les critiques des cousins, la jalousie des tantes, les caprices des petits-enfants et tout le tralala qui accompagne ces états pour que mon univers ne soit pas désaxé. (page 357)

Ngaremba est avant tout décrite comme une intellectuelle, une femme qui pense et qui a des idées, à l'opposé des stéréotypes. C'est ce que dit Czyba<sup>45</sup> : « L'intelligence d'une femme se mesure à sa capacité de servir de miroir à l'esprit de l'homme qui l'aime ; l'initiative intellectuelle, la pensée originale lui sont inconnues ; on ne tolère chez elle que l'imitation, la reproduction de la pensée masculine.[...] La sentimentalité des femmes est donc un obstacle à leur développement intellectuel

<sup>44</sup> Czyba 1983: 90

<sup>45</sup> Czyba 1983 : 34

et le signe de leur infériorité dans ce domaine : trop de cœur, pas assez de tête, elles réduisent leur vision du monde à l'intérêt qu'elles portent à un seul homme, il en résulte nécessairement pour elles un appauvrissement, pour ne pas dire une atrophie intellectuelle. »

- Vous êtes une femme fabuleuse, Ngaremba, dis-je. Vous vous rendez compte de votre importance parmi les immigrés ? Que deviendraient-ils sans vous ?  
Son étonnement fut réel et elle ne put empêcher son contentement de jaillir, niais comme le sont toutes les vantardises :
- J'ai décidé de consacrer ma vie au bien-être de notre communauté, dit-elle sans ambages.
- Voilà qui marquera l'Histoire ! (page 256)

Par conséquent, il est surprenant que cette femme magnifique se suicide :

- La Négrresse-Princesse-et-dignitaire, capable de transformer la vieille Couscoussière que j'étais en femme moderne, vêtue de jupettes, de pantalons moulants et à qui on permettait même de devenir une intellectuelle, était au plus bas de sa forme.[...]
- Un Africain ne peut pas être heureux, dit-elle. Nous avons trop des milliards de kilomètres de passé, mais l'avenir, pas un petit pas. (pages 384-385)

On peut interpréter qu'à la fin Ngaremba se sent aussi faible que Saïda et que la vie est aussi dure pour toutes les Africaines malgré le succès économique ; elle est toutefois incertaine de sa place dans la société.

#### 2.2.4. Les prostituées – méprisables et admirées

Dans le roman, on rencontre plusieurs fois des prostituées, à Couscouville et à Paris. À Couscouville, ce sont des filles qui travaillent dans le bidonville dans un restaurant et elles ont une patronne, madame Kimoto. Selon R.Ssewakiryanga<sup>46</sup>, les quartiers insalubres ont toujours été des zones « sexualisées et libres » où on peut faire n'importe quoi : c'est la raison pour laquelle les bidonvilles sont des espaces importants pour les prostitués dans les zones urbaines, à cause de leur identité « laissez faire ». Les prostituées de Couscouville traînent dans le restaurant en s'adressant aux hommes en anglais :

- Devant le restaurant-sex-shop – de la patricienne Kimoto – les filles entendirent le cortège et se levèrent, branle-bas de combat : elles se débarrassent des mains des clients qui les tâtaient pour apprécier la nature non évanescence de la marchandise : « *One minute brother.* » Elles écartèrent les rideaux de perles rouges et demandèrent humblement : « *What happens ?* » (page 19)

D'après Ssewakiryanga<sup>47</sup>, la connaissance de l'anglais n'est pas seulement la marque du succès mais aussi une affirmation d'une prostituée sophistiquée et une porte sur le succès dans la branche. Ainsi on trouve la prostituée qui est le stéréotype de la fille urbaine dont Ogundipe-Leslie<sup>48</sup> a parlé.

<sup>46</sup> Ssewakiryanga 2005 : 130

<sup>47</sup> Ssewakiryanga 2005: 126

<sup>48</sup> Ogundipe-Leslie 1987: 6

Les prostituées à Couscousville sont des femmes méprisables, tandis que celles à Paris sont admirées par Saïda :

Ces femmes-prostituées, ces femmes-intellectuelles, ces femmes-oisives me paraissaient parfaites. « Qu'elles sont belles, gémissais-je. Qu'elles sont intelligentes ! Et quelle liberté ! » (page 280)

Comme le dit Ssewakiryanga<sup>49</sup>, la prostituée, au contraire des femmes mariées, peut être considérée comme capable d'avoir beaucoup de pouvoir et de contrôle sur sa sexualité : en contractant des services sexuels, la prostituée résiste au patriarcat et refuse la propriété d'un homme sur son corps et ainsi elle affronte les notions stéréotypiques de la domination masculine. D'un autre côté, les prostituées sont une menace pour les femmes parce que ce sont leurs maris qui fréquentent chez elles.

### 2.2.5. Synthèse

Les femmes que nous avons analysées ont un caractère très différent. Elles illustrent bien les différents stéréotypes dans la littérature africaine dont nous avons parlé. De plus, chacune d'elles montre un aspect différent sur le féminisme africain.

Saïda est une fille timide et hésitante qui est un peu déconcertée sur sa féminité. À travers le roman, elle essaie de se trouver une place dans la société, d'abord en Afrique et après en France. Cependant, elle apprend que pour les femmes, il n'y a qu'une place : celle à côté d'un homme. Toute sa vie, elle a eu des conseils des autres femmes, d'abord de sa mère, puis de Ngaremba. Bien qu'elle fasse tout ce qu'on lui dit, elle n'arrive pas à trouver son bonheur. Saïda est une femme très passive, toute sa vie elle fait ce que les autres veulent qu'elle fasse. Elle ne fait presque rien de sa propre initiative. Elle apprend aussi que la vie en Afrique n'est pas si différente de celle en France, au moins pour les femmes. L'objectif est le même partout : trouver un mari et avoir des enfants. Saïda est le stéréotype de la fille rurale : bien qu'elle se déplace du Cameroun en France, elle a toujours les valeurs et les croyances d'une Africaine grandie dans un bidonville.

La mère de Saïda est une femme traditionnelle : une mère et une épouse qui obéit à son mari. C'est aussi le stéréotype de la mère qui se sacrifie pour le bien des autres. C'est une femme décisive dans la vie de Saïda, le modèle, comme toutes les mères à leurs filles. C'est elle qui est la plus désireuse à marier sa fille. En fait, c'est une mère doublement ratée : d'abord, elle accouche d'une fille au lieu

---

<sup>49</sup> Ssewakiryanga 2005: 115

d'un fils, puis, elle n'arrive pas à la marier. Par conséquent, elle envoie Saïda à Paris pour qu'elles puissent toutes les deux trouver leur bonheur indépendamment.

La mère de Saïda n'est plus dans l'histoire quand Saïda vit à Paris, elle n'a plus de rôle de la mère qui est pris par Ngaremba, la patronne de Saïda. Ngaremba est le modèle d'une femme intellectuelle et forte à Saïda, pour elle c'est une immigrée réussie en Europe. C'est aussi le stéréotype de la mère mais dans une façon très différente de la mère de Saïda. Ngaremba est une mère qui n'est pas soumise à son mari mais qui élève sa fille seule. Elle n'est non plus silencieuse mais une femme qui dit ce qu'elle pense. Elle est aussi très sûre de soi et de son sexualité dont elle parle sans gêne. Ainsi, c'est très surprenant qu'elle se suicide à la fin du roman. La raison pour son suicide n'est pas expliquée clairement, c'est seulement sur les interprétations qu'on peut s'appuyer.

Les prostituées n'ont pas de rôle essentiel dans l'histoire mais ce sont des femmes qu'on trouve dans tous les pays, aussi bien en Afrique qu'en Europe. Les prostituées représentent le stéréotype de la fille urbaine ; cependant, il y a deux types de prostituées dans le roman : celles à Couscousville et celles à Paris. Ce sont seulement les prostituées à Paris que Saïda envie. Elle pense que même les prostituées ont une meilleure vie et un statut plus haut qu'elle, bien que normalement les prostituées soient considérées comme des femmes méprisables.

Par conséquent, si la plupart des personnages sont des femmes ratées et soumises, on peut se demander comment le roman représente le féminisme africain. Une femme écrivain qui écrit sur le féminisme, ne devrait-elle pas écrire seulement sur les femmes fortes qui ont un statut élevé dans la société, sur une reine africaine par exemple ? Au contraire, *Les honneurs perdus* est particulièrement un roman féministe parce que c'est un roman sur des femmes ordinaires, raconté de leur point de vue personnel. Ce sont les femmes qui sont les protagonistes, bien que le rôle des hommes, surtout celui du père de Saïda et de Marcel Pignon Marcel soit aussi remarquable. De plus, l'histoire est très réaliste et elle n'enjolive rien mais elle dit la vérité : la vie des femmes africaines est dure et pleine d'obstacles. C'est à chacune à trouver sa place.

## Conclusion

Notre objectif était d'analyser la femme africaine dans le roman *Les honneurs perdus* de Calixthe Beyala. Nous avons fait cela par l'analyse des personnages féminins en étudiant leur caractère et le rôle social. Ces personnages représentent quatre stéréotypes dans la littérature africaine : la mère soumise qui sacrifie tout, la mère indépendante et forte, la femme urbaine et la femme rurale. De plus, ils montrent différents aspects sur le féminisme africain. Ce sont des femmes très différentes mais qui chacune a la même mission : découvrir quelle est la place d'une femme africaine dans la société aujourd'hui. En analysant le roman, on voit que encore aujourd'hui, une femme africaine n'est pas indépendante mais son statut dépend de son mari et de la maternité.

Le féminisme en Afrique fait du progrès donc il serait intéressant d'étudier le même sujet dans par exemple vingt ans pour voir quelle est la position de la femme africaine à ce moment-là. Il reste aussi à étudier comment les hommes décrivent les femmes africaines dans la littérature aujourd'hui, s'il y a des ressemblances avec les romans des femmes écrivains ou s'ils ont une image de la femme africaine complètement différente.

## Bibliographie

### Ouvrages analysés

BEYALA, C., 1996. *Les honneurs perdus*. Paris, Éditions Albin Michel S.A..

### Ouvrages consultés

ANNAN-YAO E., 2005 « Analysis of Gender Relations in the Family, Formal Education and Health », in CODESRIA pub., *Gender, Economies and Entitlements in Africa*. Dakar, 1-17.

BESSIS. S., 2000. « Cent ans de féminisme », *Le Courrier* 6, 18-20.

Disponible sur Internet

[http://www.unesco.org/courier/2000\\_06/fr/doss11.htm](http://www.unesco.org/courier/2000_06/fr/doss11.htm)

BRUNER C.H., 1983. *Unwinding Threads Writing by Women in Africa*. New Hampshire, Heinemann Educational Books Inc.

CZYBA, L., 1983. *Mythes et idéologie de la femme dans les romans de Flaubert*. Lyon, Presses universitaires de Lyon.

ETEKI-OTABELA M.-L., 1992. « Dix ans de luttes du Collectif des femmes pour le renouveau (CFR) : quelques réflexions sur le mouvement féministe camerounais », *Recherches féministes* 1, 125-134.

Disponible sur Internet

<http://www.erudit.org/revue/Rf/1992/v5/n1/057673ar.pdf>

FRANK K., 1987. « Women Without Men: The Feminist Novel in Africa » in JONES E.D. – PALMER E. – JONES M. éd., *Women in African Literature Today*. Londres, 14-34.

GALLICA, LA BIBLIOTHÈQUE NUMÉRIQUE

Disponible sur Internet

<http://gallica.bnf.fr/themes/PolXVIIIe.htm>

JONES E.D. – PALMER E. – JONES M., 1987. Editorial in JONES E.D. – PALMER E. – JONES M. éd., *Women in African Literature Today*. Londres, 1-4.

KEVANE, M., 2004. *Women and development in Africa: How gender works*. Colorado et Londres, Lynne Rienner Publishers, Inc.

LARRIER R., 1997. « Reconstructing motherhood: francophone African women autobiographers » in NNAEMEKA O. éd., *Womanhood, Identity, and Resistance in African Literature*. Londres, 192-204.

LE SITE OFFICIEL DE CALIXTHE BEYALA

Disponible sur Internet

<http://calixthe.beyala.free.fr/>

MARTINEK C., 2005. « Calixthe Beyala », *The Literary Encyclopedia*.  
Disponible sur Internet  
<http://www.litencyc.com/php/speople.php?rec=true&UID=5874>

O'BARR J.F., 1987 « Feminist issues in the Fiction of Kenyan's Women Writers », in JONES E.D – PALMER E. – JONES M. éds., *Women in African Literature Today*. Londres, 55-70.

OGUNDIPE-LESLIE M., 1987. « The Female Writer and Her Commitment » in JONES E.D. – PALMER E. – JONES M. éds., *Women in African Literature Today*. Londres, 5-13.

SCHIPPER M., 1987. « Mother Africa on Pedestal: The Male Heritage in African Literature and Criticism » in JONES E.D. – PALMER E. – JONES M. éds., *Women in African Literature Today*. Londres, 35-54.

SSEWAKIRYANGA R., 2005 « Sexual Identities and Sex Work – Interrogating the Interface: A Study on Constructed Identities Among Female Sex Workers in Kampala », in CODESRIA pub., *Gender, Economies and Entitlements in Africa*. Dakar, 111-145.